

Claudia Kalscheuer

## **La traduction littéraire, ça ne s'enseigne pas, ça s'apprend**

*Claudia Kalscheuer a participé comme tutrice au programme Georges-Arthur Goldschmidt de 2002 à 2005. En 2002, elle a reçu le prix André-Gide pour sa traduction de Sérénissime assassinat de Gabrielle Wittkop. Spécialisée en littérature contemporaine, elle a traduit entre autres auteurs Maryse Condé, Gao Xingjian, Marie N'Diaye, Irène Némirovsky.*

Il existe depuis sept ans un projet d'échange unique entre la France et l'Allemagne : le « Programme franco-allemand pour jeunes traducteurs littéraires », organisé en partenariat par l'OFAJ (Office franco-allemand pour la jeunesse), le BIEF (Bureau de l'édition française), la Foire du livre de Francfort, le Collège international des traducteurs littéraires d'Arles (CITL) et le Literarisches Colloquium Berlin (LCB). Depuis 2006, ce programme est placé sous le parrainage de l'écrivain et traducteur Georges-Arthur Goldschmidt.

Cet échange qui se déroule chaque année sur trois mois, de janvier à mars, permet à cinq traducteurs français et cinq allemands en début de carrière de faire connaissance avec le monde de l'édition des deux pays et de participer à deux ateliers de traduction, l'un à Berlin au LCB, l'autre à Arles au CITL – deux endroits très différents, aussi magnifiques et accueillants l'un que l'autre.

Après un séminaire d'introduction, les participants rendent visite à un certain nombre de maisons d'édition dans les deux pays, et pendant cette période, ils font le choix d'un texte sur lequel ils travailleront ensuite lors des ateliers – dans le but et l'espoir de pouvoir placer la traduction du texte choisi chez un éditeur. Cette approche pratique centrée sur un projet précis permet aux participants de se familiariser très rapidement avec les circuits de l'édition dans les deux pays et, aspect non négligeable, de se constituer un carnet d'adresses impressionnant en un temps record.

Dans un deuxième temps, c'est la traduction proprement dite qui est abordée. Deux ateliers de trois semaines, l'un de l'allemand vers le français, l'autre du français vers l'allemand, encadrés par un traducteur professionnel de chacune des deux langues, permettent aux participants de se consacrer pleinement au travail sur les textes de leur choix. Ce travail a lieu sous trois formes : seul en tête à tête avec le texte, en tandem avec l'un des participants de l'autre langue, et en séances quotidiennes avec tout le groupe.

Le programme se termine par une lecture publique lors de laquelle chacun présente le travail accompli durant ces quelques semaines.

De 2003 à 2005, j'ai animé dans ce cadre trois ateliers de traduction vers l'allemand. Quand je me suis lancée dans cette aventure, je me considérais, malgré mes études de philologie française, de linguistique et de philosophie, comme une traductrice purement intuitive, et j'avais par conséquent beaucoup de mal à m'imaginer dans ce rôle où j'étais censée transmettre un savoir – un savoir dont je n'avais nullement le sentiment de disposer. Je ne suis pas professeur, je n'ai jamais voulu l'être, et voilà qu'on me demandait d'enseigner ! En fait, on ne me demandait rien de précis, juste d'« animer un atelier ». Qu'est-ce que cela représentait ? Il fallait que je trouve une approche à ma mesure, basée non pas sur la transmission d'un savoir mais sur la découverte, non pas sur mes connaissances supposées mais sur les expériences de chacun et leur partage.

Il s'agissait pour moi, me semblait-il, de trouver un accès à ma propre intuition, et il s'est avéré par la suite que c'était exactement l'expérience qu'avait à faire chacun des participants : accéder à son intuition, à ce qu'on sait sans le savoir. Prendre conscience des ses préférences linguistiques, de ses partis pris, de ses choix, de ses interprétations latentes, les nommer, les expliciter pour en comprendre le fonctionnement caché – car souvent il y en a un, même pour des questions qu'on considère comme irrationnelles et difficilement explicables, des questions de rythme, de souffle, d'équilibre.

Faire de son intuition un objet de réflexion implique certains vacillements, et cela peut entraîner des incertitudes inconnues auparavant,

une déstabilisation troublante. Mais ce phénomène est passager, comme le savent les traducteurs ayant déjà participé à des ateliers.

Ce processus de prise de conscience est quasiment impossible à accomplir en solitaire. Il est évident que c'est essentiellement en traduisant qu'on apprend à traduire, (la pratique et le temps aidant) grâce aux mille petits choix qu'on fait à chaque page et qu'on finit par intégrer dans une sorte de stratégie individuelle et adaptable à différents textes. Mais pour aller plus loin dans la conscience de ce qu'on fait, il faut le miroir d'autres personnes qui réfléchissent ce que l'on pense dans ce que l'on dit, un miroir qui réfléchit en quelque sorte la part d'inconscient ou de semi-conscient de nos énoncés.

Pendant les ateliers, nous réfléchissions donc ensemble sur les mots, les phrases, les textes, et nous nous réfléchissions nos pensées les uns aux autres. Par là même, nous parvenions à dissiper certaines de nos brumes, à éclaircir nos idées, à réduire nos tâtonnements, à faire des choix plus sûrs. Pour moi, la traductrice chevronnée censée encadrer les séances, cela signifiait bien souvent une remise en question de mes propres automatismes, des petites manies et lubies contractées au fil des années et des livres.

Il n'y a pas eu d'exposé théorique de traductologie, de linguistique ou de grammaire (même si certains éléments théoriques entraient parfois dans nos discussions), ni d'exercices à contrainte – juste le travail au plus près des textes choisis par les participants. N'ont été explicitement transmis que quelques principes d'apparence banale qui ne prennent leur sens que dans la pratique concrète : le fait qu'il n'y a pas de fidélité à l'original sans fidélité à la langue dans laquelle on traduit ; qu'on essaie toujours de rester au plus proche du texte original autant que possible et de s'en éloigner autant que nécessaire ; qu'il est parfois indiqué de freiner sa propre originalité quand elle ne sert pas le texte mais l'amour-propre du traducteur ; qu'on ne peut rien traduire sans l'avoir vraiment saisi, compris.

Nous avons partagé ces petites astuces que chaque traducteur finit par découvrir, liées au fait qu'un texte est composé de phrases et non pas de mots isolés : il est souvent utile de retourner une phrase puisque le centre de gravité des phrases est différent selon les langues – sans pour autant perdre de vue l'enchaînement des propositions ; de faire d'un substantif un verbe ou le contraire, d'inverser le substantif et l'adjectif, bref de changer les catégories de mot pour transposer une phrase ; les temps des verbes ont des valeurs différentes d'une langue à l'autre, etc. Nous n'abordions jamais ces points de façon abstraite, mais toujours en partant d'un passage précis sur lequel nous butions.

Dans l'ensemble, le travail en atelier consiste à accroître notre conscience des problèmes que pose un texte et des possibilités que présente notre propre langue. Parfois, il s'agit aussi d'encourager à enfreindre les règles du « bon usage » pour faire passer certaines particularités d'un texte – ce qui a souvent entraîné des réactions de surprise comme « On a le droit de faire ça ? » Réponse : « On peut toujours essayer, parfois l'audace paie, parfois c'est par là que le style passe et alors on y est même obligé ! » Parfois évidemment c'est aussi le contraire, trop d'audace peut faire perdre de vue l'original... La traduction, c'est tout un équilibre à trouver.

Un dernier aspect que je voudrais souligner, c'est l'immense avantage du groupe bilingue et des tandems ; dans cette forme d'ateliers, il y a toujours des experts de l'autre langue, et d'ailleurs bien souvent ce ne sont pas les locuteurs natifs qui connaissent le mieux les structures de leur langue mais les autres, ceux qui l'ont apprise afin de pouvoir la manier. Et de manière générale un groupe est le meilleur moyen de mettre en évidence les idiolectes et les idiosyncrasies de chacun, c'est un correctif inégalable, notamment quand il y a autant d'opinions que de personnes présentes sur un problème donné. Après le passage par l'épreuve du groupe, la décision appartient toujours au traducteur du projet en question – en attendant qu'éditeurs ou correcteurs y mettent leur grain de sel ...

De ce programme sortent chaque année une dizaine de jeunes professionnels ayant acquis des connaissances sur le monde de l'édition et une sensibilité accrue aux pièges qui se présentent à tout débutant dans le métier, aussi bien au niveau du passage d'une langue à l'autre qu'au niveau des rapports avec les éditeurs. Chaque fois, quelques-uns parviennent à trouver un éditeur pour leur projet<sup>1</sup>. Ils ne deviennent pas tous traducteurs, mais ils ont acquis une connaissance de tous les aspects du métier et une certaine connaissance de soi – car c'est aussi une qualité du bon traducteur que de distinguer ce qui est à sa portée de ce qui ne l'est pas ; personne ne naît traducteur accompli, et pour chacun, il y aura toujours des textes qu'il saura *bien* traduire et d'autres qu'il rendra de manière insatisfaisante, inadéquate. Ces limites ne sont pas figées, avec l'expérience, on gagne certainement en souplesse, la gamme des textes accessibles s'élargit, mais chacun aura toujours ses limites propres qu'il est bon de connaître.

Pour conclure, je maintiens que c'est en traduisant qu'on devient traducteur et non pas en suivant des formations, universitaires ou autres.

---

1. Une stagiaire allemande de la session 2005, Sonja Finck, s'est même vu décerner le prestigieux prix André-Gide pour sa traduction de *Fever*, de Leslie Kaplan, éditée par le Berlin Verlag. (n.d.l.r.)

Sans vouloir idéaliser l'aspect solitaire du métier, la traduction littéraire est un travail qui se passe essentiellement entre le texte et soi, chaque traducteur ayant à trouver sa voix propre, et ceci à chaque nouveau texte qu'il rencontre. C'est un apprentissage sans fin au cours duquel les échanges entre collègues que sont séminaires et ateliers nous aident à mieux comprendre ce que nous faisons.

Contact et renseignements sur le programme Goldschmidt :  
ofaj@bief.org du côté français, wolff@book-fair.com du côté allemand.